Document généré le 11 mai 2024 18:06

Liberté

Pour non-liseurs

Volume 29, numéro 1 (169), 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31131ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1987). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, *29*(1), 150–160.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

POUR NON-LISEURS

RÉJEAN BEAUDOIN
FRANÇOIS BILODEAU
FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
CHARLOTTE MELANÇON
FERNAND OUELLETTE
FRANÇOIS RICARD

Politique et écriture

«Il n'y a vraiment rien de comparable à la sensation qu'on éprouve en apercevant son propre livre dans la vitrine d'une librairie.» Le premier ministre Mulroney a fait récemment cette confidence touchante. Auteur d'un petit livre, il a poursuivi en ces termes sa fine analyse du chatouillement de la publication: «On a entendu parler d'auteurs qui se lèvent la nuit pour contempler leur œuvre, un peu comme l'enfant qui descend furtivement l'escalier pour jeter un coup d'œil sous l'arbre de Noël.» Si nous suivons bien ces pensées charmantes, un livre qu'on publie est un petit cadeau que l'on s'offre, un plaisir furtif, un péché mignon, un petit baume sur l'ego dont les politiciens semblent raffoler de plus en plus.

Il y a pourtant un politicien qui n'écrit rien. C'est peut-être le dernier. Au lieu d'écrire, il cite. Député de la Colombie britannique, il a envoyé l'année dernière des cartes de Noël où il a reproduit un sonnet sacré de John Donne, *Nativitie*, sonnet splendide où un peu de la poésie de Hopkins est déjà comprise. Ce député est encore loin de la descente furtive et touchante en pyjama. Disons-lui qu'il n'est jamais trop tard pour jouir de la titillation corporelle de l'écriture et du picotement de la publication, et qu'il ne tient

qu'à lui de rejoindre bientôt le premier ministre sous le sapin.

J.-P.I.

L'immaculée narration

Ayant dû lire le second volume des souvenirs de Gérard Pelletier (*Le temps des choix 1960-1968*, Editions Stanké), je dois à la mémoire d'André Belleau, qui avait commenté ici même le premier volume (*Liberté* no 159, juin 1985), de dire que les choses ne se sont pas du tout améliorées: même refus de l'histoire, de la mise en perspective, de la prise de distance critique, même absence, chez le narrateur, de tout recul face à celui, directeur de journal ou politicien, qu'il a été il y a un quart de siècle, même innocence, en un mot, qui est vraiment l'aspect le plus touchant, mais aussi le plus désespérant, de ce livre et de cette «pensée». Innocence discursive, certes, comme l'a bien vu Belleau et comme on peut le constater, notamment, dans les dialogues franchement ridicules qui émaillent le récit; mais aussi une innocence idéologique, ou morale, qui frise la naïveté. Tout le monde, ici, y compris le narrateur, a invariablement des intentions pures et agit invariablement pour le bon motif. Personne ne veut le pouvoir ou l'argent: ce sont des choses pour lesquelles on se «sacrifie». Personne ne trompe personne: on se parle et on se «comprend». Tout n'est que dévouement, sincérité, générosité et autres bons sentiments. Chez ces êtres sans tache comme sans duplicité, les crises de conscience, qui succèdent aux crises de conscience, aboutissent toujours à des actions désintéressées, dont tout le profit va à autrui. C'est à croire que l'accession de Pelletier à la direction de *La Presse*, que l'aventure des «trois colombes», que la politique des libéraux québécois (et même torontois) de cette époque, que l'ascension de Trudeau, que tout cela, en fait, s'est déroulé dans un grand collège classique de l'ouest de Montréal, où l'idéalisme et le don de soi fusaient, sous l'œil du bon Maritain. Le livre de monsieur Pelletier réconcilie avec la vie et fait oublier bien

des misères. On y voit que la vertu, en fin de compte, est le meilleur chemin vers le succès. C'est donc un livre d'édification, c'est-à-dire de peu d'utilité.

F.R.

Thoreau

Denoël vient de rééditer une traduction (1930) d'extraits du volumineux *Journal* de Thoreau, avec une nouvelle présentation de Kenneth White, intelligente et substantielle.

Thoreau a préféré à la société des hommes l'éternité de la nature (ceci se passait à l'époque où la nature était encore éternelle). Mais sa misanthropie n'était ni arrogante ni agressive: il souhaitait seulement resituer l'homme à sa place dans l'immensité du monde. En juin 1853, il écrivait au sujet d'une grive: «(son) chant se déroule à l'âge héroïque et (...) n'est contemporain de rien de ce qui se passe au village. Comment pourrait-il être contemporain de ce qui n'est que temporaire?». Les rapports si intimes et harmonieux qu'il a entretenus avec la nature rendent d'autant plus tragiques ceux qu'il a eus avec les hommes; son amitié pas toujours heureuse avec Emerson en témoigne, et les pages qu'il consacre à leur rupture sont bouleversantes.

Il est dommage que ces extraits présentent surtout l'aspect moralisateur du *Journal*; car il y a aussi, dans ces quinze tomes, un autre Thoreau, celui qui a dit que «la nature n'est jamais morale», le marcheur et l'observateur infatigable, celui dont les récits sont d'une précision et d'une profondeur étonnantes. Il est possible que la difficulté de traduire la faune et la flore américaines soit la cause principale de cette restriction. On regrettera ici que K. White qui, dans sa présentation, cite des entrées du *Journal* dans sa propre traduction, excellente, ne nous ait pas traduit plusieurs pages de plus. Ce livre offre néanmoins des passages superbes sur la qualité de la pénétration de Thoreau, comme celui-ci, si pongien, sur la neige: «Roues des chars de la tempête. La loi qui forme l'étoile de l'univers forme aussi les étoiles de la neige.

Aussi sûrement que sont déterminés les pétales de la fleur, chacune des étoiles innombrables de la neige tombe en tournoyant jusqu'à la terre en proclamant le nombre six. Ordre, cosmos.» (janvier 1856)

C.M.

La confiance dans le récit

Dans *Le Secret de la Sainte-Victoire* (Gallimard, 1985, collection Arcades), Peter Handke avance quelques propositions simples (et donc difficiles) sur l'art du récit. Il évoque notamment «la clarté, l'élévation qui seules donnent confiance quand on lit». Lumière et élévation sont aussi les attributs de la montagne de Cézanne, et par la vertu de la rencontre, le récit devient une montagne aux versants divers, éclairés tour à tour, la montagne devient un récit dont l'élévation inspire suffisamment confiance pour qu'on n'abandonne pas la lecture avant la fin.

J.-P.I.

Pas d'atout mais du cœur

Si je gagne jamais à la loto, je rêve de consacrer ma fortune à la fondation du Prix de l'œuvre la plus rare, pour discipliner la faconde de la Muse.

Gérald Godin, lui, n'a jamais abusé de la publication: sept titres en 26 ans de carrière, c'est presque un record de discrétion en poésie québécoise. Pour ma part et à l'encontre de l'adage, je ne crains plus l'homme d'un seul livre. Je le chercherais plutôt pour le féliciter. Toujours est-il que *Soirs sans atout* (Trois-Rivières, Ecrits des Forges/La Table Rase, 1986) renoue avec la crudité vernaculaire d'une langue qui ne manque ni de gueule ni d'échine. Le matin se lève sur la ville comme une torpeur mal reposée, une douleur mal soignée, un cliché mal développé. Le poème se fait lancinant à la manière d'un coup au cœur pour cultiver ses ruptures élocutoires et ses effets de prose: «laissez-nous donc tranquillement chercher nos mots» (p. 38). Voici un poète qui ne tient pas absolument pour une tare congénitale l'usage des mots *bumper*, *waitresse* et *polaroïd*, sans

que cela l'empêche d'employer par ailleurs les mots *neurone, magret* et *gliome*. Voici des vers qui, sans aucune complaisance, ne se font pourtant pas faute de convoquer la lecture à des jeux autres que de pure textualité. On n'en sort ni bouleversé, ni ébloui, ni convaincu d'avoir découvert le dernier cri. On a simplement l'impression d'avoir soutenu quelques instants le regard aveugle d'un certain quotidien qu'on se contente le plus souvent d'ignorer

parce qu'il passe sa journée
à chercher des choses
qu'il n'a même pas perdues.

R.B.

Le droit d'écrire «terre»

Soixante ans de passion pour la terre ont donné à Alwin Seifert, jardinier-paysagiste allemand, le droit d'écrire *Cultivons notre terre sans poisons* (Le Courrier du livre, 1980). Le titre du livre, malheureusement affreux, renvoie aux innombrables traités d'agriculture biologique, mal écrits et copiés les uns sur les autres, qui surchargent inutilement les rayons des bibliothèques. Le livre de Seifert est d'une autre farine. Il s'agit des mémoires d'une vie consacrée à lutter contre le cartel de la chimie agricole, qui évolue parallèlement à la fatalité atomique. Il s'agit aussi d'un livre d'émerveillement. On ne peut lire certains passages sans penser aux *Géorgiques*, ou au *Sylva sylvarum* de Francis Bacon, ou à La Quintinie, le jardinier de Louis XIV, ou au poème de Mandelstam sur la terre d'Ukraine. Le bilan de sa vie consacrée à la vie, Seifert l'a inscrit sur le cadran solaire de sa maison. Il a choisi les deux premiers vers du dernier poème de Ulrich von Hutten:

Je suis allé m'enhardissant
Et n'en ai nul repentir.

J.-P.I.

«Fan» et «scrapbook»

... sont des mots anglais qu'un Français n'hésiterait peut-être pas à employer, surtout si ce Français

trouve dans la culture américaine de quoi alimenter son ardeur juvénile et briser la tranquillité ambiante... *Round Midnight*, le second film américain de Bertrand Tavernier après son documentaire *Mississipi Blues*, raconte certes l'exil d'un musicien de jazz noir à Paris vers la fin des années cinquante, mais ce récit basé sur le livre d'un jeune Français devenu inopinément l'ami et le bon samaritain de son idole, n'offre guère plus à son spectateur qu'une suite d'images candides, vouées, les unes autant que les autres, au culte d'une musique étrangère à qui l'on confie uniquement ici la noble et urgente mission de suppléer à quelque carence locale. Bien que sa bande sonore très soignée et très riche délecte l'amateur de jazz, *Round Midnight* accuse ses limites et sa pauvreté comme film, en relevant bien plus de l'esthétique gentillette de l'album de papiers collés que de celle du cinéma.

F.B.

Dublin, 1720

En 1720, il y avait à Dublin «plus de trois mille poètes en activité». La situation frisait la catastrophe. On ne trouvait plus nulle part le moindre bout de papier. A cette pénurie s'ajoutait la menace d'asphyxie par les vapeurs. Ce que voyant, Swift suggéra que l'on rassemble tous les poètes dans un seul secteur de la ville et que l'on mette en place un système d'évacuation des vapeurs poétiques vers ce quartier. Quelles étaient les causes de cette inflation polluante? La chose n'a jamais été bien éclaircie. Peut-être étaient-ce les fameuses tables de Peters, mises au point en Angleterre en 1678, et qui permettaient d'inventer à volonté des vers nouveaux sans savoir un mot de latin. Peut-être était-ce la machine secrète que Gulliver rencontre à l'académie de Lagado. Cette académie, qui n'était pas rien (on y fabriquait des rayons de soleil à partir de concombres), disposait en effet d'une machine qui accouchait d'une phrase inouïe à chaque tour de manivelle. De Lagado à Dublin, il n'y avait qu'un pas. Mais à quoi bon, dira-t-on, s'interro-

ger sur les causes d'un phénomène qui n'a pas laissé de traces? Qui plus est, il s'agit d'un pays lointain.

J.-P.I.

La francophonie de l'ouest

La francophonie de l'ouest, c'est comme le serpent de mer: personne n'en a jamais vu, mais ça n'empêche pas qu'on en parle. Et on en parle tellement qu'on a fini par faire récemment un colloque auquel participaient des gens de si bonne compagnie que je m'y suis laissé entraîner, au point même d'animer une table ronde sur le sujet. Je veux bien brûler tous mes livres si je savais le premier mot de mon laïus qui prétendait pourtant lancer le débat. Sans fausse modestie, j'ajoute tout de suite que mes propos ont réussi au delà de toute attente: on a discuté plus d'une heure des «nouveau francophones en milieu multiculturel», petite trouvaille thématique dont je suis entièrement redevable aux organisateurs du congrès de CEFCO (Centre d'études franco-canadiennes de l'ouest) sous les auspices de qui se tenaient ces délibérations, les 10 et 11 octobre derniers, à Richmond, en banlieue de Vancouver.

Les francophones de l'ouest sont des poussières entre le Pacifique et les Rocheuses, considérablement plus isolés que leurs semblables regroupés dans des agglomérations croissantes d'Edmonton à Sudbury. Mais la principale différence n'est pas tant d'ordre numérique: telle fut d'abord ma première découverte. Les communautés sensiblement plus nombreuses et plus anciennes qui se perdent dans les prairies ou qui se concentrent aux portes du Québec sont historiquement plus résistantes et leur existence actuelle s'enracine dans l'héroïque tradition qui remonte jusqu'à l'époque classique de la dualité canadienne. Tout le monde sait maintenant que cette époque est révolue et que nous vivons à l'heure d'une francophonie nouvelle en milieu multiculturel. Seulement les gens du Manitoba et de l'Ontario français ne l'entendent pas toujours de cette oreille... Les nouveaux francophones de Vancouver ont donc entrepris leur ré-

éducation. La chose n'ira pas sans heurts, la chronologie de la période classique connaissant malheureusement des distorsions locales: le temps et l'espace ont été imparfaitement coordonnés par le chemin de fer sur l'étendue inhumaine du territoire canadien.

Les nouveaux francophones , contrairement aux anciens (de souche québécoise s'entend), vivent disséminés dans un complexe urbain au tissu duquel ils s'intègrent facilement. Leur existence n'est ni idéologiquement, ni politiquement identifiée. Leur origine (européenne, africaine, asiatique) n'est ni toujours très visible, ni clairement localisée dans un secteur d'activité économique ou un quartier. Les nouveaux francophones constituent un phénomène étrange: ils ne perçoivent pas leur condition en termes problématiques. Bien davantage, ils sont en train de révolutionner sans tambour ni trompette les modèles conceptuels du Canada classique. Comment? En réfléchissant tout simplement leur situation en termes positifs: pour eux, le fait de parler français ouvre des possibilités au lieu de réveiller un antagonisme. Ils envoient massivement leurs enfants en classes d'immersion française et ils convainquent de plus leurs amis anglophones d'en faire autant, sans provoquer le réflexe défensif que déclenche l'invocation du droit. Ils n'ont pas vécu les combats héroïques du passé. Ils sont venus au Canada attirés par des valeurs de liberté dont l'usage du français représente une partie intégrante. Ressaisie à partir de la diversité, et non plus de la dualité, la position du français s'enrichit d'une potentialité insoupçonnée du Canada historique. C'était ma seconde découverte. Mon ironie initiale se changeait en curiosité: si la francophonie canadienne n'existait pas tout à fait, me pris-je à songer, elle mériterait peut-être une chance de naître dont la condition nécessaire n'est sans doute que la conscience de se faire. Il ne me surprendrait pas que la matrice de cette improbable naissance puisse être un endroit comme Vancouver.

R.B.

Quignard

Ecrire, lire, c'est parfois s'avancer dans un passé «non-partageable» qu'on imagine autant qu'on se remémore en doutant, en s'égarant, sollicité par des couleurs, des odeurs, des bruits. Mais quelle attention, quelle concentration ne faut-il pas! Et surtout, à quel courant organique, mystérieux ne doit-on pas s'abandonner pour qu'émergent des débris de coquillages ou de crabes, des mots précieux, rutilants, sonores, des images savantes, ironiques, la tessiture d'une voix, ses intonations, les particularités d'un langage que la mer de l'oubli n'a pas entraînées dans sa respiration!

Je viens de lire, de Pascal Quignard, *Le Salon du Wurtemberg* (Gallimard, 1986, 372 pages). Peu de livres récents, depuis *le Fleuve sans fin* de Marteau, m'ont donné une pareille occasion de m'étonner du travail sur la langue (une langue qui s'empreint merveilleusement de tant de sensations riches et précises, un ton bien maîtrisé, tantôt brûlant, tantôt serein, ailleurs, tantôt mauve. «Je note et tout à coup je me dis qu'il faut à ce rêve aussi, peut-être, une sorte de dormeur»). Voilà une exigence et un art.

Bien entendu on pourrait évoquer surtout une histoire d'amitié («Seinecé était un dieu»), quelques histoires d'amour... Une robe noire qui tombe... Elle avait les seins qui... Les affres du désir. L'ineffable. N'importe! Les histoires ont une fin, les livres aussi qu'on ne voudrait jamais fermer. Et «l'amour n'est pas racontable». «Nous sommes des fous». Peut-être bien... Mais ne sommes-nous pas plutôt marqués au fer par une «convoitise de l'éternité» qui se débat longuement dans les filets du corps, de la mémoire et du temps?

F.O.

Courrier

Le directeur de **l'Actualité** *répond à l'article de François Hébert,* **Hollywood, P.Q.** *(***Liberté***, no 168):*

Mon cher Hébert, je n'ai pas tout compris dans votre papier, que j'ai malgré tout bien apprécié, mais

je sais ceci: dans votre contradiction où nous nous célébrerions nous-mêmes tout en étant des aînés qui «fêtent des cadets», c'est la première partie qui est juste puisque ces journalistes ne sont pas plus âgés et parfois moins que leurs sujets. Quant à l'intégration à l'Empire américain que nous prônerions selon vous, il crève pourtant les yeux que nous sommes nationalistes... «dans notre genre» comme vous dites.

N'allez pas croire que, pris à partie, je me montre simplement partial en ne partageant pas votre jugement: je ne me souviens pas l'avoir jamais partagé sur quelque livre dont vous ayiez parlé... Sauf, cette fois, le *Turbot*... Qu'est-ce qui m'arrive!

Jean Paré

Une histoire follement simple

La grande muraille de Claude Michelet (Presses-Pocket, 1983) est un roman très court (150 pages de petit format) et pas cher (3 ou 4 dollars). Il n'a qu'un personnage important (Firmin) et le personnage ne fait qu'une chose importante: il dépierre un champ et avec les pierres, entoure le champ d'un mur. Cette occupation dure trente ans au terme desquels Firmin meurt en se demandant s'il a gâché sa vie. C'est tout. Enfin, s'exclame-t-on, un héros de roman qui sait faire quelque chose de ses dix doigts! Et pas de jongleries voyantes ni d'effets spéciaux percutants. Une littérature très pauvre, une suite d'actes quotidiens auxquels un caractère obsessionnel donne le relief saisissant des actes des personnages de contes de fées.

J.-P.I.

Prétentieux? Idéalistes? Elitistes?

Dans le numéro d'octobre 1986 du *Magazine littéraire*, Carole David présente les revues québécoises aux lecteurs français. Elle a fait un effort louable: elle a parlé de *Liberté*. Quelle surprise! Dans *Le Devoir* où elle tient une chronique sur les périodiques, elle est généralement muette à notre sujet. Exception: quand elle nous trouve des poux. Cette fois, elle se fera théoricienne et, en neuf lignes, livrera le résultat serré de

ses amples cogitations: nous sommes «l'ancienne avant-garde», «l'establishment littéraire», prétentieux, idéalistes et élitistes. Elle n'a pas l'air de nous aimer. Elitiste, Yves Beauchemin? Idéalistes, François Ricard, Jacques Godbout? Prétentieux, Suzanne Robert, Jacques Brault? Ouô! Si nous sommes l'establishment, qu'est-elle, elle qui dit dans *Le Devoir* quelles revues lire ou ne pas lire? Enfin, pour ce qui est de l'ancienne avant-garde, merci! car notre position est bonne, me semble-t-il, quand les éclaireurs de notre petite «modernité» sont en déroute et fuient dans tous les sens, battus par eux-mêmes. Heureusement que d'autres parlent autrement de nous, par exemple Elisabeth Nardout-Lafarge dans les *Ecrits du Canada français*, no 58[1], et Milan Kundera dans *Lettre internationale*, no 10[2]. Et surtout, que nos lecteurs continuent de nous faire confiance; ils sont les meilleurs garants de notre liberté. Carole David dirige son petit comité de salut public comme un enfant tiendrait un stand de kool-aid. Le plus triste, c'est qu'elle obtienne la caution du *Devoir*, ou de ce qui en reste, et maintenant du *Magazine littéraire*.

F.H.

1. *«Un élément fondamental dans l'institution littéraire québécoise.»*

2. *On cultive, à* **Liberté**, *«(contre l'esprit du temps, presque anachroniquement) une véritable critique littéraire».*